

PHILIPPE PUJOL

La chute du Monstre

MARSEILLE ANNÉE ZÉRO



SEUIL

La chute du Monstre

Du même auteur

French Deconnection
Au cœur des trafics
Wild Project-Robert Laffont, 2014

La Fabrique du Monstre
10 ans d'immersion dans les quartiers Nord de Marseille,
la zone la plus pauvre d'Europe
Les Arènes, 2015

Marseillais du Nord, les seigneurs de naguère
Le Bec en l'air, 2016

Mon cousin le fasciste
Seuil, 2017

Marseille, 2040
Le jour où notre système de santé craquera
Flammarion, 2018

PHILIPPE PUJOL

La chute du Monstre
Marseille année zéro

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston Tessier, Paris XIX^e

ISBN 978-2-02-142822-3

© Philippe Pujol et les Éditions du Seuil, octobre 2019

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

PREMIÈRE PARTIE
LA VILLE S'EFFRITE

LIVRE PREMIER

Précieuse misère

I

Paupérisation de Noailles

Octobre de pluie débordait sur novembre. Aux moisissures du plafond auréolé succédait ce goutte-à-goutte incessant dans une boîte de conserve, remplacée régulièrement par de discrets squatteurs, sous les toits d'un immeuble fissuré de la rue de la Palud. Une famille de Maliens dont le père avait survécu aux rançons des tortionnaires syriens, rackets des passeurs libyens, contrôles des *carabinieri* italiens et au dédommagement imposé par un routier français, préférait vivre ici plutôt que dans un foyer de la ville où elle était certaine de devoir supporter des invasions de puces et d'emmerdes. Un gros type sympathique, mais toujours à se plaindre, mettait sur le dos de son asthme ravageur son incapacité à monter jusqu'en haut pour percevoir un loyer qu'il considérait comme faible : « 300 euros pour cette chambre de bonne, vous ne trouverez pas moins, disait-il chaque mois au père malien qui le réglait en liquide, dans la rue. Vous êtes de bons payeurs, c'est bien... Je n'aurai pas à vous dénoncer..., ajoutait-il invariablement avec des petites tapes sur l'épaule comme on flatte un bon chien. Si vous saviez le nombre de mauvais payeurs ! Et moi, avec mon asthme, impossible de les secouer. Et puis je ne suis qu'un petit commerçant, moi, je ne connais pas de gros bras ! De toute façon, je ne pourrais pas les payer. Alors, je ne prends que des sans-papiers que je dénonce dès le deuxième mois

s'ils ne paient pas. Mais vous, ça va, vous payez. » Le père malien avec ses cicatrices qui plongeaient de la base de son cou vers le torse m'avait raconté cette menace enjouée et fourbe avec un sourire tout blanc.

Un alcoolique bulgare qui n'avait pas trouvé le courage de rentrer au pays après s'être vu refuser son intégration dans la Légion étrangère à Marseille vivait dans l'appartement du dessous et recevait tous les soirs d'autres tricards de l'armée. Certains avaient pris un petit job dans les équipes de sécurité des établissements de nuit du quartier de l'Opéra pas très loin. Une de leurs connaissances avait ramassé une rafale de kalachnikov devant le bar O'Stop après avoir mal parlé la veille à quelques jeunes de cités. Tous les soirs, les presque-légionnaires frustrés braillaient dans le couloir sans que les Maliens osent demander un peu de calme pour leur bébé. Mais ces mêmes types ont été utiles lorsque des monte-en-l'air sont arrivés en quête de quelque chose à voler après avoir escaladé les échafaudages installés depuis des lustres mais qui n'ont pour raison d'être que de justifier des travaux rarement effectués. Et plus ils restent, plus ça coûte, et plus ça coûte, plus ça rapporte, mais il faut être riche pour comprendre ça ; l'optimisation fiscale ne passe pas que par la Suisse. Donc les imbibés de l'avant-dernier étage, s'ils n'avaient pas été pris à la Légion savaient tout de même distribuer des claques, et les cris de la mère malienne les avaient fait monter. Elle avait nettoyé avec reconnaissance le sang qu'ils avaient laissé. « Une arcade, ça pisse », l'avait renseignée en spécialiste le soûlard bulgare. Depuis, ils n'avaient pas cessé de gueuler le soir mais les Maliens trouvaient ça rassurant.

L'appartement sous le Bulgare restait vide tant son état devait être dégradé, et au premier étage un pianiste au regard fuyant passait son RSA en boîtes de gratin dauphinois premier prix réchauffé à la poêle sur une plaque de cuisson qui, les jours les plus froids, pouvait aussi servir de chauffage.

Les mains sur son clavier, un casque sur les oreilles, impossible de lui parler, impossible de savoir combien il payait ni à qui pour ces 6 mètres carrés où son minable convertible toujours ouvert et défait servait tout autant de lit, de canapé, de table que de tapis. Un type venait parfois le voir avec un peu d'herbe et ils chantaient des trucs que les Maliens trouvaient affreux. Je ne l'ai vu qu'une seule fois dehors ce musicien, près d'un fourgueur fébrile de la rue Longue-des-Capucins qui marmonnait « cigarettes, cigarettes, parfum » entre des dents qui se disputaient la place d'une bouche trop étroite pour les accepter toutes. Et je n'ai jamais trouvé où il se fournissait en gratin dauphinois.

La nuit, devant l'immeuble de la rue de la Palud, passaient quelques putes, plutôt des premiers prix, amies de trans shootés à différents médocs, un peu d'alcool et de saletés qu'on s'injecte. Les trans encaissaient les loyers de leur corps. Une clientèle de quartier assurait leur survie au prix de quelques roustes qu'un maquillage vulgaire suffisait à cacher la journée dans l'anonymat du ventre de Marseille.

Ces premiers jours de novembre ruisselaient le long des rues de Noailles. Résonnaient les faibles clapotis d'une indifférence réciproque entre les divers types d'habitants qui animent ce quartier populaire. Vendeurs à la sauvette, étudiants fauchés, mères seules et mémés isolées, commerçants de galère, artistes sans le sou, intellos précaires, blédards, sans-papiers, travailleurs pauvres, sans activité fixe, sans domicile fixe, sans idée fixe ; ils déambulaient dans l'invisibilité de leur âpre misère. Jusqu'à ce que tout se perde dans un tas de gravats.

5 novembre 2018. Deux immeubles s'effondrèrent. Depuis les tours de la ville franchisée, depuis ces hauteurs de béton d'Euroméditerranée, l'opération monumentale de réhabilitation urbaine par le vide, on aperçut un nuage de poussière jailli du quartier de Noailles que la pluie se hâta d'estomper. La vieille ville commençait à tomber.

La tragédie de la rue d'Aubagne maintes fois racontée aura ses chapitres dans l'histoire marseillaise, la vraie, pas celle répétée par son vieux maire, faite de cancan plus ou moins avérés et qui ignorent les réalités populaires pour ne flatter que la mémoire des notables et des édiles du passé. Il y aura probablement des livres pour documenter minutieusement ce qui restera comme le symptôme terrible d'un régime politique avarié. Le ventre de la ville, malade, a flanché. Deux immeubles effondrés et huit morts, au matin, comme dans une cité abandonnée.

Et le maire accompagné de sa cour pathétique arrivant sur les lieux pour lancer à un élu communiste qui venait voir si son fils commerçant dans la rue allait bien : « Oh ! Christian ! Tu n'es pas sous les décombres ! » Et ce communiqué de presse municipal du jour même qui expliquait l'effondrement par de longs jours de pluie. Et deux courtisanes, Yves Moraine et Laure-Agnès Caradec, car il faut les nommer, s'affichant le soir venu niaisement sur Facebook, « Très belle soirée autour du chocolat organisée par l'association Partage, amitié et fête », tandis que les marins-pompier sortaient des décombres les corps sans vie d'une mère de famille, d'une jeune étudiante italienne et du migrant qu'elle hébergeait, d'un vendeur à la sauvette, d'un artiste peintre, d'un sans-papiers, d'un jeune travailleur du quartier et d'un éducateur. Et personne avant longtemps parmi les amis du chocolat pour rencontrer ces familles endeuillées. Et la psychose qui s'installe avec cette soudaine épidémie d'alertes de péril et sa horde de délogés ; rapidement plus de 200 immeubles et 2 000 personnes éloignées de leur travail, de leurs écoles, de leurs voisins, dans des chambres d'hôtels disséminés dans la ville. Et ces délogés, de nouveau délogés d'un hôtel vers un autre pour laisser la place aux participants d'un congrès de vétérinaires dont la Ville se félicitera de l'excellence de l'organisation. Et ceux qu'on éloigne ensuite pour accueillir les touristes. Et ce plafond du

local des Restos du cœur du II^e arrondissement qui s'effondre sous le poids de l'indifférence des autorités. Et ce balcon qui s'écroule sous le poids d'une grand-mère et de son petit-fils pendant qu'ils regardaient passer la première marche en mémoire des victimes de la rue d'Aubagne. Et les gravats sous lesquels ils sont morts stockés à La Calade dans les quartiers Nord comme le souhait de ces pouvoirs publics de bien mettre les choses là où ils considèrent qu'elles sont à leur place. Et Jean-Claude Gaudin, le maire de Marseille, qui lit, monocorde : « ces morts me hanteront à tout jamais », discours écrit en police de taille 90 et rédigé par un autre pendant le premier conseil municipal après le drame, saturé du déni d'une majorité inflexible. Et les habitants de Noailles empêchés d'assister à ce conseil comme l'on ferait dans un régime autoritaire. Et ce mur érigé estimé à 390 000 euros autour de la place Jean-Jaurès du quartier de La Plaine quelques jours avant le drame. Et cette note de l'Agence régionale de santé qui pointe l'absence d'action cohérente du service d'hygiène et sécurité de la Ville de Marseille. Et Claude d'Harcourt, son directeur d'alors, qui dénonce lors d'une rencontre houleuse avec la Ville de Marseille « l'incompétence et l'orgueil des cadres des services hygiène et sécurité de la ville qui ne sont pas managés », proposant même que les missions soient retirées à Patrick Padovani et Monique Daubet, car il faut les nommer. Et Monique Daubet qui pendant ce temps passe tranquillement ses trois semaines de vacances en Inde. Et cette réunion de crise au sein de ce service d'hygiène de la Ville de Marseille dirigée par Padovani où le personnel abasourdi est sommé de consacrer les jours qui arrivent à « préparer des éléments de langage » pour répondre aux journalistes. Et cette autosatisfaction malsaine de tous les bébés Gaudin lors d'une cérémonie de vœux où Martine Vassal, l'autoproclamée dauphine de Gaudin, n'a de cesse de se féliciter pour la gestion impeccable de la crise alors que depuis des semaines tous les

médias locaux et nationaux pointent l'incroyable laisser-aller d'une municipalité depuis longtemps à la dérive. Le mépris des élus de la majorité marseillaise pour les journalistes n'a d'équivalent que celui qu'ils portent aux gens des quartiers populaires.

On ignore les journalistes, on les raille, ils seraient orientés, ils ne seraient pas objectifs. Mais l'objectivité n'existe pas ! C'est le nom que beaucoup donnent à leur fainéantise, histoire de ne pas faire, de ne pas se positionner, « en toute objectivité ». Et puis les coquins aussi font appel à cette objectivité pour lisser leurs décisions, leurs méfaits ou leurs dysfonctionnements, pour discréditer la remise en cause de leurs actions comme de leur inaction. L'objectivité comme un moyen de ne jamais rien assumer.

Mais lorsque le quotidien régional *La Marseillaise* dresse la cartographie en temps réel des taudis de la ville, lorsque depuis la fin des années 90 la situation des immeubles de Noailles est détaillée régulièrement dans le plus vieux journal de la ville, quand la journaliste Myriam Guillaume raconte l'effondrement d'un plancher d'un logement habité, quand Angélique Schaller décrit l'insalubrité administrative, raison d'être de ces taudis, quand David Coquille liste avec précision depuis tant d'années les adresses tenues par les marchands de sommeil, quand d'autres médias régionaux comme nationaux font tout autant l'analyse de l'incurie municipale généralisée, comment peut-on à la Ville de Marseille rester aussi vaniteux en toute objectivité ?

Sur un panneau de la rue d'Aubagne un dessin d'enfant a été accroché, représentant une maison debout près d'une maison effondrée, au-dessous d'un unique nuage qui distribue ses gouttes. Une écriture appliquée et très scolaire coiffe le ciel dessiné d'un épais trait bleu : « C'est pas la pluie. »

Quelques jours après l'effondrement, *Le Monde* révélait qu'un des propriétaires du 65, rue d'Aubagne *via* une société

civile immobilière était non seulement élu au conseil régional PACA mais aussi l'avocat du syndic de la copropriété. Xavier Cachard ouvrait le bal des élus indignes. Bernard Jacquier, vice-président Les Républicains de la métropole d'Aix-Marseille-Provence, délégué à la commande publique et à la commission d'appel d'offres, démissionnait la semaine suivante. Il louait un appartement insalubre rue de Crimée. La rue dans laquelle j'ai passé une partie de mon enfance dans le III^e arrondissement de Marseille. Puis a suivi Thierry Santelli, vice-président Les Républicains du conseil départemental en charge des sports et administrateur de Marseille Habitat. Il louait à une famille un appartement dans un immeuble qui menaçait de s'effondrer. Rue du Jet-d'Eau dans le quartier de Saint-Mauront. J'y ai des souvenirs.

II

Le temps des Gitans

« Tu te souviens de Raphaël, Raphaël Jean-Paul ?

– Oui, le Gitan qui au collège s’habillait toujours super bien le vendredi en veston de cuir. Je me souviens bien de lui, il faisait le méchant, mais c’était un brave mec.

– Ouais, ben Raphaël, il est mort. Il a été poignardé à la sortie du stade Vélodrome pour une embrouille entre vendeurs de places à la sauvette. »

La mort de Raphaël, que je n’avais pas revu depuis le collège, m’a ramené dans ce quartier. J’ai grandi juste à côté, à la caserne des douanes, et on venait à pied sur la butte Bellevue pour les cours d’athlétisme sur le plateau sportif. « Ici, c’est chez moi ! » lançait fièrement Jean-Paul en indiquant de la pointe du menton une maison entourée de carcasses dans la rue du Jet-d’Eau. Je me souviens des yeux durs d’un gamin crasseux, debout devant la porte, une guitare cassée à la main comme s’il tenait un couteau. Il avait à peu près mon âge. « Lui, c’est mon frère, mon père a décidé qu’il travaillerait avec lui pendant que moi, je vais au collège. » Cette image s’est imprimée sur ma rétine, si bien que je pourrais encore aujourd’hui dessiner le frère de Jean-Paul : cheveux blonds bouclés, traits fins endurcis par une rude expression, et ce regard fixe qui suivait les copains de son frère le collégien comme pour nous défier, nous qui passions sur ses terres.

Avec mon sentiment de gosse bien en rang derrière le prof, je le trouvais sacrément libre le frère de Jean-Paul.

La mort de Raphaël m'avait ramené sur la Butte. Et l'ambiance avait en effet bien changé. Dans le Saint-Mauront de mon enfance, on ne se reconnaissait pas par nos origines bien qu'elles fussent déjà très diverses (probablement bien plus qu'aujourd'hui) mais par les métiers de nos parents. Je faisais partie des douaniers, il y avait aussi les dockers, les employés des cigarettes Gauloises et ceux des PTT. La mixité sociale l'emportait sur la mixité ethnique, à laquelle personne ne prêtait guère attention.

Puis il y a eu le grand entassement. Gaudin, déjà lui, en 1986, a fait construire dans le II^e arrondissement son nouvel hôtel de région dont il venait de devenir le président avec l'aide des voix du Front national. Il a détruit un quartier pauvre et commerçant, dont les délogés les plus défavorisés trouvèrent refuge dans le III^e arrondissement où je vivais alors. Mes parents furent de ceux qui ont fui ce quartier, désormais de misère, comme les gens des PTT et beaucoup de dockers. La mixité sociale disparut. La mixité devint ethnique.

La butte Bellevue raconte encore aujourd'hui cette mixité sociale du passé, ce sont les maisons ouvrières, les bastides des contremaîtres, les devantures des commerces patinées et les comptoirs d'épices désaffectés. La diversité ethnique s'y trouve marquée de façon presque caricaturale avec ces Comoriens en boubou, ces Maghrébins à longue barbe et ces vieux Italiens qui sont toujours restés.

Au centre de Marseille, juste derrière le grand port maritime, s'active ce quartier, l'un des plus pauvres de France, Saint-Mauront. Et au beau milieu de ce ventre de la ville est posée une colline, la butte Bellevue, belle et abîmée comme quelqu'un qui aurait beaucoup vécu. On y accède par des ruelles en pente et tordues, et d'ici on aperçoit Marseille. Marseille la nouvelle, Marseille la moche, derrière l'autoroute,

LIVRE TROISIÈME

Refuges

I. Les deux Alpes	79
II. Camisole chimique	85
III. <i>Wallah !</i>	91
IV. Fantômes calcinés	99

DEUXIÈME PARTIE
QUARTIERS CHICS

LIVRE PREMIER

Gens de pouvoir

I. Les chapacans	109
II. Franc-mac de comptoir	115
III. Techno-idocratie	123
IV. Notables de sommeil	131

LIVRE DEUXIÈME

En affaires

I. RTM	141
II. Immobile immobilier	147
III. Rue de la République	153
IV. Eau précieuse	161

LIVRE TROISIÈME

Décadents

I. Nuits privées	169
II. Blousons dorés	175
III. Poker	181
IV. Parties fines	187

TROISIÈME PARTIE
LE CONCLAVE DE MARSEILLE

LIVRE PREMIER
Petits pouvoirs

I. Catholiques.....	197
II. Espionnage en ligne.....	203
III. Notables de mosquées.....	209

LIVRE DEUXIÈME
Prise de pouvoir

I. Taxis.....	221
II. Agents de campagne.....	227
III. Remontada.....	233
IV. Promesses divines.....	239

LIVRE TROISIÈME
Émergence

I. Les dauphins se dévorent.....	249
II. Espoir.....	257
III. La ville palimpseste.....	263
Face au Monstre.....	275